

*Article paru dans la revue La Tourbe des Philosophes, n° 24-25 (1983) pour la première partie et n° 27 (1985) pour la seconde.*

## Orient et Occident

### 1. Le verset de la Lumière

Il est extrêmement rare de trouver dans une oeuvre de la tradition alchimique occidentale une référence explicite à l'alchimie islamique. L'indication donnée par Eugène Canseliet dans ses *Alchimiques Mémoires*<sup>1</sup> n'en est que plus précieuse à relever : citant Mokhtar Pacha, Eugène Canseliet nous dit en effet que l'alchimiste musulman peut voir une expression de la Pierre Philosophale dans le symbolisme du verset coranique de la Lumière. Rappelons ce verset bien connu :

*« Dieu est la Lumière des cieux et de la terre. Sa Lumière est semblable à une niche dans laquelle se trouve une lampe ; la lampe est dans un verre ; le verre est comme un astre brillant ; elle est allumée grâce à un arbre béni, un olivier, ni d'orient, ni d'occident (la sharqîya wa la gharbîya), dont l'huile éclairerait, ou peu s'en faut, même si nul feu ne la touchait. Lumière sur lumière. Dieu guide vers Sa Lumière ceux qu'il veut. »*  
(Coran : 24 ; 35)

Ce verset a été maintes fois commenté à bien des points de vue<sup>2</sup> et il serait assurément intéressant d'en entreprendre l'étude alchimique détaillée. Un tel travail, toutefois, dépasserait les limites d'un simple article ; aussi nous contenterons-nous ici de livrer au lecteur quelques réflexions dont le point de départ se trouve dans l'expression « ni d'orient ni d'occident ».

Orient et occident, de même que jour et nuit, lumière et ténèbres, sont évidemment les deux composantes d'un couple dont les termes peuvent être envisagés soit comme opposés soit comme complémentaires, selon le point de vue auquel on se place. Ils supposent aussi en tant que tels l'existence d'un « lieu » central où leur opposition se résout ; c'est en ce lieu, suivant le verset cité ci-dessus, que se trouve l'olivier béni dispensateur de l'huile précieuse.

---

<sup>1</sup> La Tourbe des Philosophes, n°3, p.15

<sup>2</sup> Voir par exemple : Ghazâli : Le Tabernacle des Lumières, traduction et introduction par Roger Deladrière, Paris, Seuil, 1981 et Emir Abd el-Kader : Ecrits spirituels, présentés et traduits par Michel Chodkiewicz, Paris, Seuil, 1982, p.116.

Il est intéressant de noter que certains versets du Coran laissent subsister l'opposition orient-occident, tandis que d'autres la résolvent ; ainsi dans l'expression : *Seigneur de l'orient (mashriq) et de l'occident (maghrib) et de ce qui est entre les deux (26;27)*, les deux termes sont opposés tout comme sont opposés les cieux et la terre dans le verset qui la précède de peu : *Seigneur des cieux et de la terre et de ce qui est entre les deux (26;23)* <sup>3</sup>. Nous lisons en revanche : *A Dieu l'orient et l'occident ; où que vous vous tourniez, là est la face de Dieu (2;109)*. Ainsi, malgré l'injonction faite au croyant de respecter la *qibla (2;139)* <sup>4</sup>, est-il d'autre part affirmé que *la piété ne consiste pas à tourner son visage du côté de l'orient ou de l'occident (2;172)*. Autrement dit, *l'orientation* <sup>5</sup> n'est-elle véritablement nécessaire que pour celui qui n'a pas encore retrouvé l'état primordial qui est aussi celui de son *origine*.

Dans le couple orient-occident, prééminence est généralement donnée à l'orient (*sharq, mashriq*, du verbe *sharaqa*, fendre, couper en deux, puis se lever, en parlant d'un astre) : celui-ci est le lieu où se lève le soleil, source de toute lumière physique, et comme tel plus ou moins identifié avec cette source elle-même. L'occident (*gharb, maghrib*, du verbe *gharaba*, s'éloigner, disparaître, se coucher) est le lieu où meurt (latin *occidere*) le soleil, et donc assimilé aux ténèbres. L'orient est donc à l'occident ce que la lumière est aux ténèbres. Voici, à titre d'exemple caractéristique du symbolisme communément envisagé, un extrait du commentaire d'al-Qâshânî sur le verset de la Lumière :

« *Quant à la signification du fait qu'il (l'olivier) est « ni d'orient ni d'occident », c'est qu'il tient le milieu entre l'occident du monde des corps (ajsâd), qui est le lieu où se couche la lumière divine, et où elle est voilée par des voiles de ténèbres, et l'orient du monde des esprits (aruâh), qui est le lieu où se lève la lumière et où elle se manifeste à travers des voiles de lumière, car il est d'essence plus subtile et plus lumineuse que le corps et plus manifeste que l'esprit.* » <sup>6</sup>

---

<sup>3</sup> L'axe qui relie les cieux et la terre, c'est-à-dire les différents degrés de l'existence universelle, est proprement l'Axe du monde, donc « vertical » ; l'axe qui relie l'orient et l'occident est un axe terrestre, donc « horizontal ». Il arrive néanmoins assez souvent que ce second axe soit pris comme symbole du premier, l'orient correspondant alors naturellement au ciel et l'occident à la terre. Ce point ne devra jamais être perdu de vue dans tout ce qui suivra.

<sup>4</sup> L'interprétation traditionnelle est que ce verset abroge le précédent. Dans une perspective ésotérique, il y aurait toutefois lieu de se demander à quoi peut bien correspondre une telle abrogation, ainsi que d'autres analogues, cette notion étant en elle-même insuffisante dans une telle perspective ; mais c'est là un point sur lequel nous ne pouvons insister.

<sup>5</sup> Est-il nécessaire de faire remarquer que ce qui est ici désigné par « orientation » n'est effectivement en rapport avec l'Orient que pour des contrées suffisamment « occidentales » ?

<sup>6</sup> Al-Qâshânî : Tafsîr al-Qur'ân al-Karîm, attribué à Ibn Arabî, Beyrouth, 1978, t.II, p.140. Ce Tafsîr (commentaire du Coran) a été longtemps attribué au *shaykh al-akbar* et est toujours édité sous son nom.

Il ne faut pas oublier néanmoins que les ténèbres peuvent également être envisagées en un sens supérieur, et que selon l'adage soufi bien connu, la nuit est en un certain sens préférable au jour. Cela doit nous inciter à la prudence dans l'interprétation du symbolisme, et nous permettre d'éviter les écueils d'une application trop systématique ou trop unilatérale des symboles en question. Notre compréhension, elle aussi, se doit de n'être ni exclusivement « orientale », ni exclusivement « occidentale ». L'alchimie, en effet, n'est ni uniquement matérielle, ni uniquement spirituelle ; mais, parce qu'elle se fonde sur la spiritualisation des corps et la corporalisation de l'esprit, elle peut elle-même à bon droit être dite « ni d'orient ni d'occident ». Et puisque l'alchimie se caractérise en quelque sorte par un « échange des attributs » entre l'esprit et le corps, nous devons nous attendre à ce qu'un tel échange apparaisse également dans le symbolisme entre l'orient et l'occident ; c'est ce qui ressortira avec évidence de la seconde partie de la présente étude.

\*  
\*   \*

Avant d'aborder cet aspect de la question, il nous faut tout d'abord examiner les différents sens attachés à la racine GhRB, dont dérivent les mots *gharb* et *maghrib* ; la relative complexité du symbolisme des ténèbres nous incite en effet à penser que c'est de ce côté que se trouve l'aspect le plus difficile, mais peut-être aussi le plus intéressant, de notre sujet.

Le verbe *gharaba* a pour sens premier celui de partir, disparaître, puis celui de se coucher, disparaître sous l'horizon, en parlant du soleil et de la lune ; *ghariba* signifie être très noir ; *gharuba* signifie être obscur et, au figuré, être étrange, mystérieux. A la même racine se rattachent les mots *gharib*, étranger, et *ghurba*, exil. Sur ce point, le lecteur voudra bien nous permettre une digression peut-être un peu longue, mais qui ne nous paraît pas inutile afin de préciser notre pensée sur l'importance exacte qu'il faut attribuer à l'Islam dans la transmission des connaissances hermétiques à l'Occident. Il se trouve en effet que la parenté étymologique qui existe entre *gharib*, étranger, et *gharb*, occident, est la clef d'une indication fournie par René Guénon sur ce sujet. Evoquant la question du rôle joué par les confréries de constructeurs dans la transmission de certaines connaissances d'ordre initiatique, touchant en particulier à l'architecture et à la science des nombres, René Guénon écrivait en effet :

*« Il convient de dire à cet égard que ces constructeurs constitués en corporations qui possédaient des rites spéciaux, se considéraient et se désignaient comme étrangers en Occident, fût-ce dans leur pays natal... »<sup>7</sup>*

---

<sup>7</sup> René Guénon : *Influence de l'Islam en Occident*, article repris dans le recueil intitulé : *Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme*, Paris, Gallimard, 1975.

A propos de ces constructeurs, étrangers (*ghurabâ'*) en Occident (*gharb*), nous citerons encore ces lignes de Pierre Ponsoye :

*« On touche ici, avec les confréries de constructeurs et l'Ordre du Temple, au plan véritable où se situa cette conjonction spirituelle dont nous parlons, le seul d'ailleurs où elle fût « organiquement » possible : le plan ésotérique... Quant aux confréries de constructeurs, elles étaient... des organisations initiatiques dont les moyens comme les buts n'étaient pas ceux d'une quelconque « esthétique » religieuse, mais d'un Art sacré au plein sens métaphysique du mot. Si donc l'on constate chez elles des traces d'influence islamique, il est exclu que celles-ci aient agi par des voies profanes, et ailleurs que sur le plan du partage intellectuel le plus profond...*

*Mais il est un fait qui, à lui seul, suffirait à attester cette conjonction : c'est la transmission par la voie islamique et l'incorporation à l'ésotérisme chrétien de la tradition hermétique et de sa méthode opérative principale, l'Alchimie. La simple lecture des oeuvres des alchimistes musulmans et chrétiens, si elle ne permet évidemment pas de pénétrer le secret de leur Magistère, suffit pour constater qu'il est le même dans les deux cas, et qu'il y a entre eux une continuité de tradition et une identité de doctrine et de méthode qui ignorent entièrement les différences extérieures des dogmes. »<sup>8</sup>*

Cette influence islamique en Occident ne doit d'ailleurs pas être conçue comme un apport purement extérieur :

*« Il faut, en effet, ne pas perdre de vue que les modes d'expression d'une spiritualité vivante ne s'importent ni ne s'improvisent. Ils supposent des possibilités préexistantes faute desquelles ils n'auraient qu'une existence factice et rapidement caduque. Le rôle d'une tradition fraternelle ne saurait être que d'en provoquer l'actualisation ou la régénération. »<sup>9</sup>*

Cette dernière précision a évidemment toute son importance pour la juste compréhension de ce dont il s'agit.

D'autre part, et toujours dans le même ordre d'idées, il est remarquable de noter que les contrées « orientales » et « occidentales » sont mentionnées dans un *hadith* rapporté par Muslim et dont l'une des significations ésotériques pourrait bien se rapporter à l'Alchimie :

---

<sup>8</sup> Pierre Ponsoye : *L'Islam et le Graal*, Arché, Milano, 1976, pp. 208-209.

<sup>9</sup> P.Ponsoye, *op.cit.*, p.130.

« *L'Envoyé de Dieu - sur lui la Grâce et la Paix divines - a dit : Dieu a rassemblé (zawâ) pour moi la terre, et j'ai vu ses contrées orientales et ses contrées occidentales (mashâriqaha wa maghâribaha). Ma communauté étendra son pouvoir sur ce qui m'en a été montré. Et j'ai reçu les deux trésors : le rouge et le blanc (al-kanzayn al-ahmar wa al-abyad).* »<sup>10</sup>

Selon le commentaire d'an-Nawâwî, ces deux trésors sont l'or et l'argent. Il n'est toutefois pas interdit de penser qu'il peut s'agir ici de quelque chose d'autre que des métaux dévolus aux transactions humaines ordinaires. Sans préjudice pour le sens immédiat, et d'autant que les paroles en question sont de toute évidence symboliques, nous sommes enclin à y voir une allusion au rôle de l'Islam dans la régénération de la tradition alchimique. Selon un des sens de ce *hadith*, les contrées orientales pourraient se référer au rôle joué par l'Islam dans l'élaboration d'une synthèse nouvelle entre la tradition alchimique (dont le dépôt, à cette époque, se trouvait principalement en Syrie) et la révélation coranique ; les contrées occidentales, à la transmission des connaissances alchimiques à l'Occident, ce qui impliquait une nouvelle réadaptation de la tradition.

## **2. Mercure oriental et Mercure occidental**

Il serait évidemment possible de développer davantage ces considérations d'ordre général ; nous devons toutefois nous limiter, et envisager à présent la complémentarité orient-occident selon la signification proprement alchimique que sont susceptibles de prendre ces termes, et en particulier ceux qui sont dérivés de la racine GhRB, dont nous n'avons pas terminé l'étude.

Dans les traités d'alchimie islamique, le couple orient-occident renvoie généralement, ainsi qu'il est naturel, au couple lumière-ténèbres, ou au couple sec-humide. Il va de soi que cette correspondance qui, ainsi énoncée, ne dépasse pas le simple niveau allégorique, n'est pas exclusive de significations symboliques plus profondes. Quoi qu'il en soit, voici ce que nous pouvons lire dans un ouvrage assez tardif, puisqu'il date très vraisemblablement du milieu du treizième siècle, intitulé le *Livre de la Science acquise dans la Culture de l'Or* : dans le dernier chapitre, l'auteur, Abû-1-Qâsim al-'Irâqî, invite le lecteur à ne pas prendre à la lettre les termes qu'il aura rencontrés, et après avoir mentionné les divers procédés utilisés par les alchimistes pour voiler leur pensée, ajoute :

---

<sup>10</sup> Muslim : *Çahih*, Beyrouth, 1978, livre 52, ch.5.

*« Nous avons un exemple de leurs allégories dans l'expression : mercure oriental (al-zaybaq al-sharqî), par laquelle ils entendent le mercure extrait de leurs pierres, ce qui est une expression allégorique, car le mercure de l'Orient est extrait de roches (çukhûr) au contraire du mercure de l'Occident (zaybaq al-gharb) qui est extrait d'une terre meuble (min turba rakhwa). Et lorsque se trouve dans leur mercure une qualité (çifa) d'entre les qualités du mercure de l'Orient, ils le désignent par ce terme - comprends cela. C'est ainsi qu'il leur arrive de désigner par le terme Orient (mashriq) une substance chaude et sèche, telle la nature de la région de l'Orient et telle la nature du soleil, car celui-ci se lève à l'Orient. Par leur désignation au moyen des termes Occident (maghrib) et Egypte, ils veulent signifier de même l'humidité de leur pierre, extraite de celle-ci. L'Ouest (gharb) est rattaché à l'humidité. Le Nil a la même signification. Parmi les désignations de certaines de leurs substances, il y a aussi celle de terre de l'Inde, par quoi ils veulent dire une terre où les proportions sont en équilibre, telle la région de l'Inde, à cause de son climat tempéré. »<sup>11</sup>*

Comme on peut le constater, les alchimistes musulmans n'étaient guère plus loquaces que leurs confrères européens sur le sens caché des symboles qu'ils utilisaient. Al-'Iraqî reste en effet fort vague, et ne nous livre certainement pas le fond de sa pensée. Nous doutons que ses explications soient en elles-mêmes suffisantes pour nous permettre de comprendre, par exemple, ces vers de Khalid ibn Yazid cités par ailleurs dans le même ouvrage (IV, 4) :

*« La teinture des gens de l'Art provient d'une pierre sans pareille  
 Brillante de couleur, son éclat (mashriquhu = son orient) est unique  
 Ils l'appellent « Orient » et « Terre de Kaush »  
 On la nomme aussi le cuivre et le fer  
 C'est une eau lumineuse qui brille, pure  
 Comme la lumière de la pleine lune lorsqu'elle se lève sous d'heureux  
 auspices  
 Ils l'appellent « Occident » et « Egypte » - comprends donc.  
 On la nomme aussi le plomb salulaire. »*

Il existe cependant un traité du corpus jabirien intitulé : *Le Livre du Mercure oriental, occidental, et du feu de la Pierre*, qui est un peu plus explicite :

*« Pour tous les philosophes, il y a deux sortes de mercure, qui constituent les principes essentiels, l'un étant un esprit, l'autre une âme : ils ont*

<sup>11</sup> Abu al-Qâsim Muhammad ibn Ahmad al-'Iraqî : *Kitâb al-'ilm al-muktasab fi zirâ'at adh-dhahab*, texte arabe et traduction anglaise par E.-J. Holmyard, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1923.

*donné à l'un d'eux le nom de mercure oriental et à l'autre celui de mercure occidental. Ce dernier mercure est la teinture, et il est à lui seul un poison, à moins qu'il n'ait subi une préparation, qu'il ne soit transformé en l'autre mercure et refroidi : car ces choses constituent une opération. Autrement, il ne peut convenir au but, qui est de traiter l'autre mercure : sachez cela. »*

De plus :

*« ... le principe le plus important de la pierre est le mercure oriental, qui n'est autre chose que l'âme... les uns ont nommé cette substance le mercure de l'Orient ; d'autres la forme de la perfection, la teinture, l'essence, le soufre rouge, le cuivre qui n'a pas d'ombre, etc. »*

Mais le mercure occidental, encore appelé *eau divine* et *myrte mystique*, n'est pas moins essentiel à la réalisation de l'œuvre :

*« Sachez que cette eau a été nommée divine, parce qu'elle fait sortir les natures de leurs natures et qu'elle revivifie les morts ; aussi l'a-t-on nommée encore l'eau des êtres animés, et la pierre a été appelée alors la pierre animée. C'est l'eau de la vie : celui qui en a bu ne peut plus jamais mourir. »*

Dans le *Livre de la Terre de la Pierre*, Jâbir ne manque pas de retrouver dans le Coran le symbolisme de cette eau, agent de résurrection :

*« Vous arriverez à blanchir la magnésie dont tous les philosophes ont voulu parler, si vous opérez comme Dieu l'a dit dans son livre éternel. Pénétrez-vous bien de ce qui est dans ce livre, vous comprendrez ainsi ce que nous avons voulu dire et vous n'échouerez pas... Parmi les paroles de celui dont le nom est glorifié, on trouve : « Tu verras la terre desséchée ; puis lorsque nous y ferons descendre de l'eau, elle s'ébranlera, se gonflera et fera germer toute espèce de végétaux luxuriants. » Voici toute l'opération de la terre et tous les indices qui en montrent les degrés apparents. »<sup>12</sup>*

On aura noté au passage que Jâbir, en véritable alchimiste, trouve dans le Livre sacré de sa tradition la source d'une méditation renouvelée sur les symboles hermétiques. (Jâbir cite ici la fin du verset 5 de la Sourate du Pèlerinage.)

---

<sup>12</sup> M.Berthelot : La Chimie au Moyen Age, t.III, respectivement pp. 208, 209, 213, 222.

Parmi tous les versets du Coran qui évoquent le pouvoir vivificateur de l'eau, il en est un qui va nous amener à une remarque importante concernant la signification alchimique de l'occident ; la racine que nous étudions y apparaît en effet sous une forme inusitée mais particulièrement digne d'intérêt puisqu'elle est associée à la couleur noire, mentionnée à côté des deux autres couleurs de l'Œuvre :

« *Ne vois-tu pas que Dieu fait descendre l'eau du ciel ? Nous en tirons des fruits de couleurs variées. Parmi les montagnes, il y a des versants blancs et rouges de couleurs variées, et des rochers noirs comme corbeaux (gharâbîb çûd)...* » (Cor. : 35;25)

Le pluriel *gharâbîb* se rattache à la racine GhRB, mais plus précisément au mot *ghurâb*, qui en dérive, et qui désigne en arabe le *corbeau*. La parenté de ce mot avec ceux qui désignent l'occident est assez naturellement liée à la couleur noire; mais ce qui est encore plus particulièrement remarquable, c'est que la racine en question connote très nettement l'idée de *séparation*<sup>13</sup> : *gharba* possède précisément ce sens ; *ghurba* est l'exil ; et le soleil n'est-il pas en exil après son coucher (*ghurûb*) ? Or on sait que c'est lors de la séparation qu'est obtenue la tête de corbeau, ou *caput mortuum*, *tête de mort* ou de *maure* (ce dernier jeu de mot est tout à fait significatif en l'occurrence, puisque maure est étymologiquement rattaché à l'occident<sup>14</sup>) ; noir résidu qui est très exactement l'exil occidental du soleil. On relève une fois de plus ici la parfaite cohérence de ce que nous pourrions appeler les « interférences cabalistiques » entre l'arabe et certaines langues européennes. Ajoutons encore que selon nous ces interférences ne sont nullement dues au hasard, et qu'elles ont dû jouer un rôle non négligeable dans la régénération de la tradition alchimique dont il a été question au début de cette étude.

### 3. Aurum oriens

Puisque nous étudions la racine GhRB, il nous faut mentionner ici qu'elle apparaît doublement dans le titre d'un traité de Sohrawardi, intitulé *Récit de l'Exil occidental (Qissa al-ghurba al-gharbîya)*, qui se présente comme une continuation du récit avicennien de Hayy ibn Yaqzan<sup>15</sup>, et nous rapporte le voyage entrepris par Hayy « afin de donner la chasse à certains oiseaux des

---

<sup>13</sup> Notons encore que l'expression "corbeau de la séparation" (*ghurâb al-bayn*) désigne un corbeau dont le bec et les pieds sont rouges.

<sup>14</sup> Du grec *mauroô*, obscurcir, et au passif s'obscurcir. La Mauritanie désignait la partie occidentale de l'Afrique du Nord, c'est-à-dire précisément ce que l'on appelle le Maghreb au sens large du terme.

<sup>15</sup> *Hayy* : le Vivant, apparenté à *hayya*, vie, et également serpent. *Yaqzân* : le Vigilant (*Abû Yaqzân*, celui qui veille, le coq). Le récit d'Avicenne ne doit pas être confondu avec celui d'Ibn Tufayl qui porte le même titre.



rivages de la Mer Verte »<sup>16</sup>. Nous ne pouvons songer, dans le cadre de cet article, à faire mieux que mentionner en passant l'intérêt certain que présenterait une exégèse de ce récit entreprise sous l'angle de l'Alchimie. (Les références coraniques sont ici fondamentales, tout particulièrement à la sourate de la Caverne.) Mais il n'est pas indifférent de noter que Sohrawardi est surnommé le *shaykh al-Ishrâq* : *Ishrâq* est un mot de la même racine que *sharq*, et désigne la lumière du soleil à son lever ; il désigne également la « philosophie orientale » telle qu'elle s'exprime à travers les oeuvres d'Avicenne et Sohrawardi principalement. En réalité, comme le remarque Henry Corbin :

« Il faudrait un terme unique pour dire à la fois "orientale-illuminative", en ce sens qu'il s'agit d'une connaissance qui est orientale parce qu'elle est elle-même l'Orient de la connaissance (certains termes se présentent spontanément : Aurora consurgens, Cognito matutina). »<sup>17</sup>

On notera avec intérêt la référence à l'aurore qui apparaît ici. Cette dernière est en relation évidente avec l'orient : l'*Aurore* - que nous lisons *aurum oriens*, l'or naissant - dissipe les ténèbres « occidentales » et restitue au monde sa splendeur *originelle*. Porteuse de l'Etoile du matin (*Stella matutina*), elle précède et annonce le lever du soleil. Pour simple qu'il paraisse, ce symbolisme ne se laisse toutefois pas enfermer dans une formule toute faite, car en réalité l'aurore, point de séparation et de jonction entre la nuit et le jour, participe à la fois de la nature « lumineuse » de celui-ci et de la nature « ténébreuse » de celle-là<sup>18</sup>. L'aurore elle-même est donc à la fois « orientale » et « occidentale », s'il est permis de s'exprimer ainsi ; ce caractère double est lié à l'idée de séparation que comporte l'aurore. De même que dans le mot *sharq*, apparenté comme nous l'avons vu à *sharaqa*, dont le sens premier est *fendre en deux*, cette idée se retrouve très nettement dans les différents mots qui désignent l'aurore en arabe : *falaq*, du verbe *falaqa*, couper en deux, séparer ; *faraq*<sup>19</sup>, de *faraqa*, fendre, distinguer ; *fajr*, du verbe *fajara*, dont le sens premier est *faire couler l'eau, faire jaillir l'eau d'un rocher*, et dont la seconde forme a également le sens de séparer. Son anagramme, *faraja*, signifie de même fendre, ouvrir.

L'aurore, donc, possède une « face obscure », et son symbolisme, plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord, participe à la fois de la couleur noire

---

<sup>16</sup> Cf. H. Corbin : En Islam iranien, Gallimard, Paris, 1978, t.II, pp. 288-294.

<sup>17</sup> Cf. H. Corbin : Histoire de la philosophie islamique, Gallimard, Paris, 1968, p.290.

<sup>18</sup> Cf. A.K. Coomaraswamy : La face obscure de l'aurore, in La Doctrine du Sacrifice, Dervy-Livres, Paris, 1978, pp. 77 sq., où l'auteur met en parallèle la transformation de l'aurore et la métamorphose d'Apâlâ, épouse d'Indra, « blanchie » au terme d'une *triple purification*. Ces considérations ont été reprises par J. Canteins dans une étude très dense sur le sigle coranique *Tâ' Hâ'* que l'on trouvera dans le recueil intitulé : La Voie des Lettres, Paris, Albin Michel, 1981.

<sup>19</sup> Le mot *Furqân*, de même racine, est un des noms du Coran (qui est la distinction entre la vérité et l'erreur, la lumière et les ténèbres) et signifie aussi l'aube du jour.

et de la couleur blanche. Sohrawardi écrit que du mélange de ce noir et de ce blanc naît le rouge du crépuscule :

*« Qu'une chose blanche quelconque, dont la blancheur est solidaire de la lumière, vienne à être mélangée avec du noir, elle apparaît alors en effet rougeoyante... le crépuscule ou l'aube, c'est un moment entre deux : un côté vers le jour qui est blancheur, un côté vers la nuit qui est noirceur, d'où le pourpre du crépuscule du matin et du crépuscule du soir. »<sup>20</sup>*

Si l'aurore possède un côté « occidental », il est permis de se demander si inversement l'occident ne participe pas, d'une certaine manière, de la nature de l'aurore. Nous touchons ici un problème important et difficile, qui est celui du lever du soleil à l'occident. Ce prodige, plus étonnant encore que le soleil de minuit, qui du moins se peut observer au pôle, le Coran nous rapporte qu'Abraham somma un monarque incrédule de le réaliser :

*« N'as-tu pas vu celui qui entra en discussion avec Abraham au sujet de son seigneur, alors que Dieu lui avait donné un royaume ? Lorsque Abraham dit : Mon Seigneur est Celui qui donne la vie et la mort, il dit : moi aussi je donne la vie et la mort. Abraham dit : Dieu fait se lever le soleil à l'orient, fais-le se lever à l'occident. Le mécréant resta coi. Dieu ne dirige pas ceux qui sont dans les ténèbres. » (Cor. : 2 ; 260.)*

D'autre part, et selon un *hadith* rapporté par Tirmidhî, le « lever du soleil à son couchant » est l'un des « signes de l'Heure » qui doivent précéder la fin des temps. Commentant ce *hadith*, l'émir Abd el-Kader, après avoir rappelé le verset de la Lumière, écrit :

*« Le couchant devient ainsi le levant. Ce signe est le plus grand de tous. Après s'être levé à l'occident, le soleil de la Réalité essentielle ne se couchera plus, puisque cet occident qui le voilait et le celait est devenu le lieu même où il se lève et resplendit. »<sup>21</sup>*

Ce dont il est question dans tout cela, c'est donc d'un véritable échange des attributs, préalable à la résolution de leur opposition, entre le jour et la nuit, l'orient et l'occident ; mais ce passage au-delà de la dualité est évidemment interdit à celui qui est privé de la foi.

#### **4. Un hiéroglyphe du soleil**

---

<sup>20</sup> En Islam iranien, op.cit., t.II, p.247.

<sup>21</sup> Emir Abd el-Kader, Ecrits spirituels, présentés et traduits par M.Chodkiewicz, Seuil, Paris, 1982, p. 80.

Afin de bien faire comprendre ce dont il s'agit ici, nous devons à présent faire appel à certaines considérations tirées de la Science des Lettres et de la Cabale numérale. Nous avons quelque peu hésité à exposer ces considérations, qui risquent de paraître fort abstraites à la majorité de nos lecteurs, car il n'existe rien de semblable dans les langues occidentales. Réflexion faite, toutefois, les correspondances que nous allons nous attacher à mettre en évidence nous paraissent trop précises et trop remarquables pour être passées sous silence ; et le lecteur qui voudra bien faire l'effort de nous suivre jusqu'au bout pourra acquérir la conviction que les procédés d'interprétation dont il s'agit ne sont nullement arbitraires, mais illustrent au contraire parfaitement toutes les ressources que peut offrir une langue sacrée.

Le mot arabe qui désigne le soleil est *shams* :

شمس

Ce mot, dont il n'est pas inutile de mentionner qu'il est du genre féminin, est composé de trois lettres : *shîn*, *mîm*, *sîn*. Numériquement, le *mîm* a pour valeur 40, et pour valeur composée 90. (Cette dernière valeur est celle du nom de la lettre, c'est-à-dire du mot *mîm* lui-même. Le *yâ'* valant 10, il vient  $40 + 10 + 40 = 90$ .) La valeur des deux autres lettres, en revanche, dépend du système de correspondance envisagé. On sait en effet qu'il existe un *abjad* oriental et un *abjad* occidental <sup>22</sup>. Or, selon l'*abjad* oriental, la valeur composée du *shîn* est 360, tandis que selon l'*abjad* occidental, c'est la valeur composée du *sîn* qui est égale à 360. Par conséquent 360, nombre solaire par excellence, est en rapport avec la première lettre du mot *shams* en Orient, et avec la dernière lettre en Occident. Ce mot est donc en correspondance avec la course du soleil, puisque sa lettre initiale renvoie à l'orient, point initial du parcours solaire diurne, et sa lettre finale à l'occident, qui marque la fin du même parcours. Cette correspondance est tout à fait remarquable, et montre bien que l'existence de deux alphabets différents, loin d'être due au hasard ou à la fantaisie, est au contraire un fait dont la signification est certaine et demande à être approfondie.

Maintenant, si l'on se rappelle que l'arabe s'écrit de droite à gauche, on remarquera que le *shîn*, qui correspond à l'orient (c'est aussi l'initiale du mot *sharq*), est à droite dans le mot ; le *sîn* par contre, qui correspond à l'occident, se trouve à gauche. Le sens de lecture du mot est donc inverse du sens apparent de la marche du soleil. Réciproquement, si l'on considère ce mot comme un symbole de la course du soleil et si l'on regarde celui-ci comme se déplaçant de

---

<sup>22</sup> Le mot *abjad*, qui désigne l'alphabet philosophique dans lequel les lettres sont rangées suivant l'ordre croissant de leur valeur numérique, est artificiellement formé des quatre premières lettres de cet alphabet. C'est donc un équivalent de la *Tétraktys* pythagoricienne, puisque par définition sa valeur est :  $1 + 2 + 3 + 4 = 10$ .

la gauche vers la droite, ainsi qu'il est naturel, c'est alors le *sîn*, c'est-à-dire l'occident, qui correspond au lever du soleil, et le *shîn* à son coucher. Nous retrouvons donc ce paradoxe pour la raison astronomique qu'est le lever du soleil à l'occident. Il se produit, lorsque l'on envisage les choses sous cet angle, une sorte d'interversion entre orient et occident : nous trouvons donc ici entière confirmation des conclusions du paragraphe précédent. Le lecteur voudra toutefois bien prendre la peine de remarquer que cette interversion n'apparaît que lorsque le mot est *écrit*, c'est-à-dire se manifeste sous sa modalité spatiale, graphique, ou, si l'on préfère, corporelle ; tant que le mot est *son* - âme - son déroulement est purement temporel, et l'orient précède simplement l'occident, selon la succession naturelle.

Pour en revenir au symbolisme graphique du mot, notons aussi dès à présent que l'occident étant de toute manière à gauche et l'orient à droite, la direction que l'on a devant soi est celle du nord. Il s'ensuit que le *mîm* central du mot doit avoir un rapport avec ce point cardinal, et plus particulièrement avec le pôle, qui est en relation évidente avec cette direction. Nous verrons plus loin qu'Ibn Arabi met effectivement le *mîm* en rapport avec le pôle.

Nous venons de voir que dans le mot désignant le soleil, l'orient correspondait à la droite et l'occident à la gauche. Ceci ne peut manquer d'évoquer un passage célèbre de la sourate de la Caverne, celle-là même dont nous disions plus haut que sa lecture était capitale pour la compréhension du traité de Sohrawardi. Cette sourate tire son nom de l'histoire des Compagnons de la Caverne, que la tradition identifie avec les Sept Dormants d'Ephèse. Ces purs croyants s'étaient réfugiés dans une caverne afin d'échapper aux persécutions de leurs contemporains : ils y dormirent plus de trois siècles, puis Dieu les ressuscita :

*« Si vous vous sépariez d'eux et de ce qu'ils adorent en dehors de Dieu, et si vous vous retiriez dans la caverne, votre Seigneur étendrait sur vous Sa miséricorde et pourvoirait à votre affaire de manière avantageuse. Tu aurais vu le soleil, lorsqu'il se levait, passer à droite de leur caverne, et lorsqu'il se couchait, disparaître à leur gauche ; eux étaient dans un endroit spacieux de la caverne. C'est là un des signes de Dieu. » (Coran : 18 ; 15-16.)*

L'analogie ne peut manquer de frapper, qui implique en particulier que la lettre *mîm* soit en rapport avec la caverne ; ce dernier point est très important et se rattache au sens d'occultation que possède cette lettre. Elle désigne aussi métonymiquement la mort (arabe *mawt*) ; or qu'est-ce que la mort sinon un long sommeil ? Les musulmans, aussi bien que les chrétiens, ont toujours considéré l'histoire des Compagnons de la Caverne comme un symbole de la résurrection. Leur histoire est d'ailleurs préfigurée, si l'on peut dire, par un autre passage du

Coran qui présente la particularité de suivre immédiatement le verset (2 ; 260) cité plus haut :

« *C'est comme celui qui passa près d'une cite en ruine et qui dit : Vraiment, Dieu ressusciterait cette ville après sa mort ! Dieu le fit alors mourir pendant cent ans, puis le ressuscita, et lui demanda : combien de temps as-tu dormi ? Il dit : j'ai dormi un jour, ou moins d'un jour. Non, tu as dormi cent ans ; regarde ta nourriture et ta boisson : elles ne sont pas gâtées. Et regarde ton âne. Nous ferons de toi un signe pour les hommes. Vois tes os, comme nous les assemblons et les recouvrons de chair. Lorsque cela lui fut clair, il s'écria : je reconnais que Dieu est Tout-Puissant.* » (Coran : 2 ; 261.)

Ce qu'il importe de retenir en tout état de cause, c'est que la comparaison du mot *shams* avec le verset (18 ; 16) nous indique que le *mîm* est un équivalent symbolique de la caverne, puisque le soleil se lève à sa droite et se couche à sa gauche. Selon la plupart des commentateurs traditionnels, la caverne s'ouvre vers le nord : un observateur situé à l'intérieur de la caverne voit alors le soleil se lever le matin à sa droite et se coucher le soir à sa gauche ; mais cela implique évidemment que le soleil est invisible pendant la journée <sup>23</sup>. Il existe cependant une autre lecture possible du même verset : sans changer l'orientation de la caverne, on peut imaginer l'observateur à l'extérieur de celle-ci, ayant par conséquent l'occident à sa droite et l'orient à sa gauche. Dans ce cas, il faudrait comprendre que le soleil se lève à l'occident. Certes, il s'agit là d'une lecture tout à fait particulière, mais qui n'est peut-être pas aussi *extravagante* qu'elle pourrait le paraître à première vue, surtout si l'on tient compte des rapprochements esquissés plus haut entre le lever du soleil à l'occident et les signes de la résurrection.

\*  
\*   \*   \*

La forme graphique des trois lettres constitutives du mot *shams* est également digne d'intérêt.

Le *sîn*, tout d'abord, est formé de trois branches dirigées vers le haut ; si l'on excepte la boucle finale, il ressemble, en plus « arrondi », à la lettre correspondante de l'alphabet hébreu. On a pu mettre ces trois branches en relation avec les trois phases de la lune (croissante, pleine et décroissante) <sup>24</sup>. Chez les Assyriens, en effet, *Sîn* désignait la lune. Cet astre est d'ailleurs en

---

<sup>23</sup> Cf. François Jourdan : *La Tradition des Sept Dormants*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1983, pp. 90-93.

<sup>24</sup> On se rappellera que Don Quichotte interpelle la lune par l'expression "luminaire aux trois faces" (éd. de la Pléiade, p. 436).

rapport avec l'occident, puisque la pleine lune se lève au moment où le soleil se couche. C'est ainsi qu'Olympiodore, par exemple, pouvait écrire :

« *On rapporte encore l'art au soleil et à la lune ; or le soleil préside au levant, et la lune au couchant.* »<sup>25</sup>

Le *shîn* ne diffère du *sîn* que par trois points diacritiques suscrits. Il existe donc une forte interdépendance entre ces deux lettres, puisque celle-ci se marque non seulement phonétiquement et numériquement, mais aussi graphiquement. Il y a toutefois quelque chose de plus, car du point de vue alchimique nous pouvons mettre le *sîn* en rapport avec le mercure occidental et le *shîn* avec le mercure oriental. Ces trois points pourraient bien alors apparaître comme la signature de l'opération mentionnée par Jâbir dans un passage que nous avons reproduit au cours de la première partie de notre étude :

« *(Le mercure occidental) est la teinture, et il est à lui seul un poison, à moins qu'il n'ait subi une préparation, qu'il ne soit transformé en l'autre mercure et refroidi : car ces choses constituent une opération.* »

On notera que c'est le mercure occidental qui doit être transformé en mercure oriental, et non l'inverse ; ce qui se rattache toujours au même ordre de considérations que celui exposé plus haut.

Quant au *mîm* central, lorsqu'il est comme c'est le cas ici au milieu d'un mot, sa forme est circulaire : elle est donc évocatrice du soleil lui-même. Néanmoins, il est bon de se rappeler que si le cercle désigne communément le soleil, il a cependant dans le symbolisme alchimique une signification plus générale, ainsi que le fait remarquer Fulcanelli :

« *Le cercle est la signature conventionnelle de notre dissolvant, ainsi d'ailleurs que de tous les corps susceptibles d'évoluer par rotation ignée.* »<sup>26</sup>

Nous avons vu que ce *mîm* était en relation avec la caverne. Or le symbole de la caverne en appelle un autre : celui de la montagne<sup>27</sup>. Mais de quelle montagne

---

<sup>25</sup> M. Berthelot : Collection des Alchimistes grecs, traductions, t.II, p. 108. Il est encore à noter que dans le shî'isme *Sîn* est l'Expatrié (*gharîb*).

<sup>26</sup> Cf. Fulcanelli : Les Demeures philosophales, J.-J. Pauvert, Paris, 1977, t.II, p. 82.

<sup>27</sup> Comme l'a montré René Guénon (Symboles fondamentaux de la Science sacrée, Gallimard, Paris, 1962, ch. XXXI), la montagne peut être symbolisée par un triangle droit et la caverne par un triangle inversé : or celui-ci est également un symbole de l'eau et celui-là un symbole du feu. On peut remarquer à cet égard que le mot *mâ'*, eau, a encore pour initiale *mîm*. D'autre part, et à un point de vue complémentaire du précédent, ce qui est contenu dans la caverne est « l'embryon d'or » qui est un principe de nature ignée : la caverne est sous ce rapport analogue à l'Œuf du Monde (*ibid.*, ch. XXXII).

s'agit-il en l'occurrence ? La réponse nous est fournie par une parole d'Ibn Abbâs :

« Çad est une montagne à La Mekke, sur laquelle reposait le Trône du Tout-Miséricordieux, alors qu'il n'y avait ni nuit ni jour. »<sup>28</sup>

La montagne de Çâd existait donc antérieurement à la séparation entre le jour et la nuit ; l'expression « ni nuit ni jour » n'est d'ailleurs pas sans nous rappeler l'expression coranique « ni d'orient ni d'occident ». Cette montagne est bien en relation avec la caverne : l'initiale de *Mekka* (La Mekke) est précisément *mîm*, et c'est cette ville qui, pour la tradition islamique, représente l'intersection de l'Axe du monde avec le plan terrestre ; or cet axe est aussi celui qui traverse la montagne et la caverne. De plus, la forme quasi-circulaire du çâd, mais plus ample que celle du *mîm*, en fait véritablement comme un contenant de ce dernier.

On peut dire encore que *mîm* et çâd sont les deux aspects « intérieur » et « extérieur » d'une même réalité cosmique qui est à la fois centrale, si on la considère dans sa relation avec le monde terrestre, et « occidentale » si on l'envisage dans son rapport avec les réalités célestes, le lieu où la lumière divine s'occulte étant en même temps celui où elle se manifeste. Le caractère « occidental » du çâd envisagé à ce point de vue ne fait aucun doute, car cette lettre est un symbole du *corps total* (*al-jism al-kull*)<sup>29</sup>, dont le symbole traditionnel est le *corbeau* (*ghurâb*). Ce point, qui pourrait paraître paradoxal, s'explique si l'on tient compte du fait qu'en réalité la montagne de Çâd n'est que le support de la montagne polaire de *Qâf*, « montagne qui enveloppe le Monde, et derrière laquelle se trouve le Phénix »<sup>30</sup>. Puisque l'occasion s'en présente, rappelons aussi que les rapports d'extérieur à intérieur, de contenant à contenu, dépendent du point de vue que l'on considère : du point de vue macrocosmique envisagé ici par al-Qâshânî, la montagne de *Qâf* environne le monde ; inversement, du point de vue microcosmique, la lettre *qâf* symbolise le cœur (*qalb*) et désigne comme telle la réalité la plus intérieure de l'être.

L'aspect « occidental » que possèdent donc le *mîm* et le çâd les met en relation avec la lettre *sîn*. Or ces correspondances se retrouvent sur le plan numérique : la valeur composée du *mîm* est 90, qui est la valeur du çâd selon l'*abjad* oriental. Selon l'*abjad* occidental, en revanche, le çâd vaut 60, qui est la valeur orientale du *sîn*. Ces considérations montrent qu'il existe des rapports certains entre le *mîm* et le *sîn*, c'est-à-dire entre la lettre médiane et la lettre finale du mot

---

<sup>28</sup> Cf. Al-Qâshânî : Commentaire de la sourate *Qâf*, traduction de Michel Vâlsan, Etudes Traditionnelles, 1964, p. 210.

<sup>29</sup> Cf. Ch.-A. Gilis : La doctrine initiatique du Pèlerinage, Editions de l'Œuvre, Paris, 1982, pp. 58-59.

<sup>30</sup> Cf. L'article cité à la note 28, p. 211.

qui désigne le soleil. Il s'ensuit évidemment qu'il doit aussi exister un rapport entre les réalités symbolisées par ces lettres. De la parenté entre *mîm* et *sîn*, Ibn Arabi nous donne, dans un contexte différent, une preuve supplémentaire :

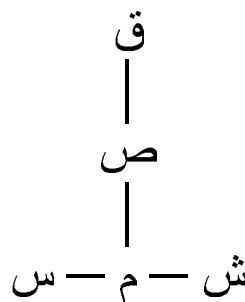
« *Le mîm se décompose alphabétiquement, comme vous le voyez, en m-i-m, ce qui donne quatre-vingt-dix, et correspond à la hauteur maxima (d'un astre par rapport à l'horizon) et au quart de la circonférence. Il est le Pôle (qutb) et la perfection (kamâl) lui appartient. Le centre du mîm est le yâ', et cela fait partie de la noblesse du mîm que son centre soit l'une des lettres de lumière, de la même espèce que lui, d'après Sa parole : Yâ' Sîn.* »

*Yâ' Sin* est le sigle qui se trouve en tête de la sourate du même nom. Et Ibn Arabi d'ajouter :

« *Le mîm est le Pôle (qutb), l'axe du Monde, car il est intégralité (tamâm); aussi, de même qu'il vient en dernier dans le nom d'Adam, qui est le premier dans la génération (de l'humanité), de même il vient en premier (dans le nom) de Muhammad, qui est le dernier et représente l'intégralité des Envoyés divins.* »<sup>31</sup>

Bien qu'Ibn Arabi ne le précise pas explicitement, il découle clairement de tout ce qui précède que le *mîm* est plus particulièrement un symbole du centre de notre monde terrestre, c'est-à-dire du lieu où l'axe polaire rencontre l'axe solaire.

Si nous tentons de résumer en un schéma (nécessairement imparfait) les relations que nous avons rencontrées, nous obtenons la disposition suivante :



Horizontalement, on lit (de droite à gauche) : *shams*, soleil.

---

<sup>31</sup> Cf. Ibn Arabi : La Profession de Foi, Introduction, traduction et commentaire par Roger Deladrière, Sindbad, Paris, 1978, p. 138.



Verticalement, on lit le verbe *qaçama*, dont le sens est *casser, rompre de manière que les deux parties se séparent*,<sup>32</sup> ce qui achève de confirmer la cohérence du symbolisme considéré.

Rappelons encore pour terminer que l'un de ces axes est parfois « projeté » sur l'autre, soit en totalité, soit en partie<sup>33</sup>. Il en résulte un ensemble nécessairement fort complexe de relations symboliques. Cette complexité ne doit toutefois pas dérouter : elle est semblable à plus d'un égard à celle qui accompagne l'emploi des mots « soufre » et « mercure » dans les traités d'alchimie. Cette dernière remarque ne doit d'ailleurs rien au hasard, et découle elle-même des rapports étroits qui existent entre l'Alchimie et la Science des Lettres. Ce sont ces rapports que nous avons tenté de suggérer au cours de la dernière partie du présent travail ; puissent les quelques indications que nous avons fournies attirer l'attention sur cette question trop rarement étudiée.

A. A.

---

<sup>32</sup> Ce verbe, dont un autre sens est aussi "retourner d'où l'on était venu", a donc une signification proche de celle des verbes mentionnés plus haut au sujet de l'aurore. Peut-être nous permettra-t-on de lire encore ce dernier mot *montagne de l'or* (du grec *oros*, montagne), tant cette lecture illustre à point notre propos.

<sup>33</sup> C'est ainsi que dans une note à l'article déjà cité, M.Vâlsan écrit :

« D'autres données traditionnelles parlent de deux montagnes, *Qâ* et *Çâ* dont les noms sont visiblement en rapport avec le même symbolisme littéral, qui se trouvent le premier à l'Orient du Monde, l'autre à son Extrême-Occident, ce qui en fait n'est que la transposition sur le plan horizontal et en symbolisme solaire, d'une hiérarchie verticale et de fonction polaire. »

D'autre part, il y a également parfois lieu de considérer *çâd* et *mîm* suivant un axe « horizontal » : on peut remarquer à cet égard que ces deux lettres sont les initiales respectives de *Çafâ'* et *Marwa*, deux collines se trouvant à La Mekke, et entre lesquelles s'effectua la *septuple course* de Hagar en quête d'eau pour son fils Ismael (dont le nom fait référence au cri de détresse lancé par Hagar et entendu – exaucé – par Dieu : frappant le sol de son pied, l'Ange Gabriel fit jaillir la source de Zemzem, dont les pèlerins, aujourd'hui encore, boivent l'eau miraculeuse).

Voici par ailleurs ce qu'écrivait le *shaykh al-akbar* au sujet de *Çafâ'* et *Marwa* :

« ...en outre ces rochers sont des endroits où apparaissent les eaux, qui sont la source de la vie pour tout être vivant, dans le monde naturel ; ce sont donc les "mines" originelles (*ma`âdin*) de l'eau. C'est par la science qu'est vivifié l'homme, qui est "mort" du fait de son ignorance. Les pierres sont rendues compactes par la crainte, tandis que les rivières en jaillissent entre la Science et la Vie. Le Très-Haut a dit : "Il y a des pierres dont jaillissent les rivières" (Cor. 2 ;74) – bien qu'elles soient qualifiées, dans le même verset, par la dureté... » (cf. Ch.-A. Gilis, *op.cit.*, p.204.)

Le verbe « jaillir » est *tafajjara*, apparenté à *fajara*, déjà rencontré. Quant au mot *ma`din* (pl. *ma`âdin*), qui a le sens de *mine*, mais aussi de *minière* et de *minerai*, il faut noter qu'il est de la même racine que le mot *Eden*. Le caractère de primordialité du *Sujet des Sages*, dont on sait qu'il est la mère des métaux, se trouve ainsi nettement affirmé.